Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 13 (1905)

Heft: 49

Artikel: Notes sur l'Union des Églises

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403610

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTES SUR L'UNION DES ÉGLISES.

I. Esquisse d'un Traité de l'union des Eglises chrétiennes.

Introduction : 1° Nécessité de cette union; 2° Sa nature; 3° Ses difficultés; 4° Les moyens de la réaliser.

I. *Nécessité de l'union.* J'ai déjà traité cette question dans le « Traité de l'Eglise chrétienne en général » : nécessité d'une certaine unité dans l'Eglise chrétienne, ch. X, § 1; nécessité de rétablir l'union des Eglises séparées, ch. XIII, § 3; communion des saints, § 4. Complétons ces notions. — L'union est nécessaire pour deux principaux motifs : faire cesser le scandale de la division et rétablir l'idéal imposé par le Christ.

D'abord, les divisions qui existent actuellement entre les Eglises qui se disent chrétiennes, sont scandaleuses et tout véritable chrétien doit s'efforcer d'y mettre fin. C'est un fait que les disputes entre les dieux et les déesses de l'Olympe payen ont été la principale cause de la ruine du paganisme soit oriental, soit occidental. C'est un fait que les disputes et les haines qui ont cours entre certaines Eglises dites chrétiennes, ne sont pas moins scandaleuses; on devrait même dire qu'elles le sont davantage, car l'âme chrétienne étant tenue à une plus grande perfection que l'âme payenne, il y a lieu d'être plus frappé des scandales entre chrétiens que des scandales entre payens. Maintenir ces scandales est donc travailler à la ruine du christianisme et de l'Eglise. Tantæne animis cælestibus iræ! De même, chez les chrétiens, l'*odium theologicum* est la haine la plus profonde et la plus invétérée, ce qui prouve combien sont peu chrétiens les théologiens et les dévots en question. De là la maxime populaire : « Plus on est dévot, plus on s'entrehait ». Il suffit de rappeler avec quelle vigueur St. Grégoire de Nazianze a stigmatisé les théologiens et les évêques de son temps qui divisaient l'Eglise et scandalisaient le monde. St. Jean Chrysostome leur reprochait d'oublier que le but

de l'incarnation a été d'établir la charité parmi les hommes: « Pourquoi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre? An ut mutuum mordeamus et devoremur? Minime. » Que ne diraient pas ces saints, s'ils étaient témoins, par exemple, des disputes, des batailles haineuses qui se livrent entre chrétiens jusque sur le tombeau du Christ, batailles auxquelles des soldats musulmans sont obligés de mettre fin[1]! — *On objecte:* « Moi, Eglise latine, je suis *seule* la véritable Eglise chrétienne; or je suis très unie chez moi, et les divisions scandaleuses des autres Eglises ne me touchent pas; donc je n'ai nul besoin de m'unir avec ces fausses Eglises chrétiennes; au contraire, qu'elles soient anathème, et cela pour le maintien de l'unité et de la paix dans la véritable Eglise chrétienne, qui est la seule Eglise romaine. » Certains théologiens orientaux font le même raisonnement en l'appliquant à l'Eglise orientale, qui, selon eux, est *la seule* Eglise chrétienne. — *Réponse:* Cet exclusivisme, qu'il vienne soit de Rome, soit de l'Orient, n'est qu'un trompe-l'œil. D'une part, l'Eglise romaine reconnaît que l'Eglise orientale possède, outre la dogmatique des sept conciles dits œcuméniques, les sept sacrements, etc.; d'autre part, l'Eglise orthodoxe reconnaît que l'Occident possède aussi cette dogmatique et ces sacrements. Donc l'exclusivisme oriental est aussi erroné que l'exclusivisme romain; l'un et l'autre procèdent du même sophisme et du même orgueil. En outre, si l'Eglise romaine veut bien considérer les doctrines qui s'enseignent dans ses propres écoles, elle y constatera des divisions et des contradictions profondes. Même chose parmi les théologiens de l'Eglise orthodoxe: les uns écartent les textes des Pères qui les gênent et donnent aux dogmes des explications qui sont inconciliables avec celles de ces mêmes Pères; et que dire aussi des haines de races et de nations qui éclatent sans cesse parmi eux? Le monde entier en est témoin et scandalisé. Donc que chaque Eglise, au lieu de s'enorgueillir dans ses faits et gestes, fasse son *mea culpa*, sincèrement, et alors la réforme et l'union seront faciles à réaliser.

Ensuite, le bon sens et l'histoire prouvent que certains effets, dans l'ordre moral, ne peuvent être produits ni par l'individualisme isolé, ni par la séparation des forces, mais seulement par leur union. La grande loi sociale de la solidarité ou de la dépendance réciproque est de toutes la mieux démontrée aujourd'hui, par la philosophie, par le calcul, par l'expérience. M. P. F. Thomas a mis ce point en parfaite lumière[2]: tout être est tributaire

---

[1]) Ces faits sont malheureusement trop connus pour qu'il soit besoin d'entrer dans des détails. Voir, par exemple, le *Temps* du 19 janvier 1898.

[2]) *Morale et Education*, p. 46-53; Paris, Alcan, 1899.

des autres êtres, toute force des autres forces; chez les vivants, cette réciprocité d'action et de réaction continuelles est particulièrement frappante; et ce qui est vrai de l'organisme humain l'est aussi de la société humaine, qui est un organisme. Donc un pour tous et tous pour un. Au point de vue intellectuel et moral, plus encore qu'au simple point de vue physique, la société est plus utile à l'individu que l'individu ne l'est à la société. Toutes ces vérités sont non moins frappantes dans l'ordre religieux que dans l'ordre profane et purement social. Unies, les Eglises chrétiennes seront tout autres que séparées: elles seront plus attachées au dogme qui les unira, et plus libres envers les *dubia* qui les distingueront sans les diviser; donc elles seront plus pénétrées de la vraie foi et plus éloignées des superstitions. Les avantages moraux et religieux d'une telle solidarité sont si considérables et si faciles à apercevoir qu'il est impossible de leur être indifférent, pour peu qu'on soit pénétré de l'idéal chrétien, de l'esprit du Christ, du besoin de travailler sérieusement à sa propre sanctification et à l'extension du règne de Dieu parmi les hommes.

Le Christ a dit : Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint (Jean, XVII, 21). Et il a répété cette même pensée aux versets 22 et 23, en paraissant indiquer des degrés dans cette union, car au verset 23 il veut que l'on soit « consommé » *(consummati)* dans l'unité. C'est là sans doute un désir, mais un tel désir n'est-il pas un ordre pour les vrais disciples? Aurait-on réellement en soi l'esprit et l'amour du Christ, si l'on ne se faisait pas un devoir de travailler à la réalisation d'un désir si ardemment exprimé?

De fait, malgré les divisions que provoquent les intérêts des individus et des peuples, on commence cependant à se convaincre, au nom de ces mêmes intérêts, que l'union s'impose de plus en plus pour le bien-être social et pour le perfectionnement de l'humanité. C'est un fait que, depuis que les chemins de fer et les télégraphes ont rendu faciles et avantageuses les relations entre les peuples, un courant d'internationalisme s'est établi pour la solution d'une infinité de questions. Et parmi ces questions, comment la question religieuse n'aurait-elle pas sa place? N'est-il pas logique que l'internationalisme ait pour corollaire l'interconfessionnalisme? Effectivement, dit le *Catholique national* du 29 octobre 1892 (p. 174-175), « les Eglises chrétiennes qui depuis des siècles vivent séparées, commencent à comprendre que leur séparation est nuisible et aux chrétiens et à elles-mêmes; que persévérer dans cette séparation, c'est fortifier l'impiété et les partis irréligieux; que les progrès de l'indifférentisme n'ont été aussi considérables en notre

siècle que parce que les Eglises séparées, hostiles les unes aux autres, jalouses, égoïstes, absorbées par la propagande de clocher et par des questions purement ecclésiastiques au lieu de l'être par la grande question religieuse, ont détourné les âmes des pratiques et des idées religieuses. Elles commencent à comprendre qu'il est temps de mettre fin à un état de choses aussi scandaleux et aussi désastreux.

« Il n'y a guère que l'Eglise romaine qui, se croyant la seule Eglise véritable et s'adjugeant les yeux fermés le monopole de la foi, de la grâce et de la sainteté, s'enferme orgueilleusement dans sa citadelle du moyen âge, qu'elle croit imprenable; peut-être aussi quelques Eglises protestantes, non moins orgueilleuses, se croyant également parfaites, attendent-elles, dans leur tour d'ivoire, qu'on vienne à elles, sans qu'elles doivent, elles, faire le moindre pas en avant.

« Mais ce sont là des exceptions. La note dominante est celle de l'union. Au mois d'août dernier, à la Société pastorale suisse, une voix autorisée a déclaré que « l'Eglise suisse doit tendre à ne plus former qu'*une seule* armée, l'armée du Christ, et que cette Eglise doit être *restaurée* d'après les plans primitifs de son architecte en chef, tout en tenant compte des besoins nouveaux et des progrès réalisés. » Un autre professeur de théologie a fait l'aveu suivant : « Dans beaucoup d'Eglises, la doctrine a été *presque effacée* par la liberté de conscience, et cependant l'institution ecclésiastique subsiste, comprenant *pêle-mêle* les croyants convaincus, les indécis et les adversaires; de telles Eglises rendent un témoignage chrétien qui est *peu distinct* et qui est *démenti par une partie de leurs membres;* elles ont une influence morale surtout sur les enfants, mais *le manque de cohésion intérieure les empêche d'avoir prise sur l'opinion.* »

« Ce sont là de précieux aveux, fondés sur la réalité. Espérons donc que la déplorable séparation des Eglises chrétiennes, séparation qui constitue la principale force du parti anti-chrétien, prendra fin le plus tôt possible. En septembre dernier, à la réunion de l'*Union évangélique suisse*, M. d'Orelli a dit, d'après la *Semaine religieuse* de Genève (1er octobre): « Notre association a pour mission, d'abord de nous aider à faire la distinction dont il s'agit et qui est souvent si difficile à faire, puis de favoriser le développement de la sympathie, non seulement d'individu à individu, mais encore d'Eglise à Eglise. De nos jours les chrétiens sentent le besoin de sortir de leur isolement: de là les réunions comme celles qui ont eu lieu cet été à Grindelwald, le Congrès vieux-catholique de Lucerne, la Conférence presbytérienne univer-

selle de Toronto. » — Pour exprimer son adhésion à ce sentiment de catholicité, l'assemblée se lève afin de confesser sa foi suivant le Symbole apostolique. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas seulement d'une Confédération générale des Eglises protestantes, mais que l'on aspire à former une Confédération des Eglises chrétiennes indépendantes de Rome. »

Toutefois, quelque grave que soit cette question, il importe de remarquer qu'il serait très imprudent d'en précipiter la solution. Précisément en raison de son extrême importance, elle doit être traitée avec une infinie circonspection. « Pourquoi dérober à la vigne le raisin qui n'est pas mûr encore, et d'une main malfaisante cueillir le fruit naissant? » Autant est âcre le vin obtenu par l'écrasement de raisins verts, autant est doux et salutaire le nectar que versent les raisins dorés et mûris par le soleil. Ne nous empoisonnons pas d'un vin malsain.

II. Nature de l'union. L'union des Eglises chrétiennes doit être spirituelle, intérieure avant tout, et religieuse; elle ne doit être ni fusion, ni confusion; elle doit sauvegarder l'autonomie et l'indépendance de toutes et de chacune.

1° Elle doit être *spirituelle.* Dieu est esprit, l'âme est esprit; donc l'union des âmes en Dieu et avec Dieu doit être spirituelle. Sans doute l'union des Eglises doit être aussi visible, toute Eglise étant une société d'hommes, donc une société visible. Cependant, tout en étant composée d'hommes, l'Eglise est essentiellement d'ordre spirituel, et par conséquent l'union des Eglises doit être avant tout *intérieure.* C'est en vain que les mains seraient unies si les âmes ne l'étaient pas d'abord. C'est dans l'âme qu'on atteint Dieu-Esprit, et c'est vraiment dans l'âme et en Dieu que les Eglises peuvent être réellement unies.

2° L'union des Eglises doit être *religieuse.* Une Eglise n'a d'autre raison d'être que la pratique de la religion; donc sans vie religieuse elle n'est rien, n'étant plus alors qu'une société temporelle ou politique. Et comme l'Eglise chrétienne n'a qu'un seul chef, le Christ, il résulte qu'il n'y a d'autre vie religieuse, dans cette Eglise, que celle qui découle des *éléments divins* qu'il y a mis lui-même. Donc l'union des Eglises vraiment chrétiennes doit se faire dans l'acceptation par toutes de ces éléments divins, dans la profession par toutes des enseignements du Christ, dans la pratique par toutes de ses préceptes. Aucun élément humain ne saurait cimenter, solidement et pour l'éternité, des sociétés composées de membres qui ont entre eux tant d'oppositions de race, de caractère, de traditions et d'intérêts. Donc l'union en question ne

peut se faire que dans les éléments divins par lesquels le Christ a voulu restaurer toutes choses. Le Christ lui-même a clairement indiqué cette doctrine, à savoir, que c'est en lui seul, donc dans la croyance en lui et en ses enseignements, que l'union peut être réalisée. En effet, lorsqu'il recommande l'union (ut omnes unum sint), il ajoute aussitôt: ut credat mundus quia tu me misisti; et ego claritatem quam deidsti mihi dedi eis... ego in eis et tu in me... volo ut ubi sum ego et illi sint mecum (Jean, XVII, 21-26). Donc croire que J.-C. est l'envoyé du Père, acepter les « clartés » et les enseignements qu'il a donnés, être avec lui partout où il est, dans tous les ordres qu'il a imposés, telles sont les conditions de l'union et les seules conditions.

3° *Elle ne doit pas être une confusion :* car Dieu n'est pas confusion, et rien de ce qui est divin ne saurait être confus. Dieu est vérité et lumière; donc l'union en Dieu doit être vraie et lumineuse. La lyre dont les cordes seraient juxtaposées pêle-mêle, ou unies comme si elles n'en formaient qu'une, ne rendrait qu'un son confus; pour qu'il y ait harmonie, il faut que toutes les cordes soient distinctes et chacune à sa place, que toutes soient tendues selon leur mesure, et que chacune rende le son dont elle est capable selon sa force de vibration. La véritable Eglise chrétienne ne saurait être une tour de Babel, encore moins une juxtaposition de plusieurs petites tours de Babel, où chacun pourrait contredire à son gré le symbole universel de la foi.

4° *L'union ne doit pas être une fusion.* Ceci résulte déjà de la remarque précédente. Il a été prouvé, d'autre part, que l'Eglise fondée par le Christ, tout en étant une, a été composée d'Eglises particulières locales et même nationales [1]). Il n'y a qu'une Eglise chrétienne universelle, mais cette Eglise universelle est composée de plusieurs Eglises particulières; le concert est un comme la foi objective, mais chaque corde donne sa note particulière; chaque Eglise particulière a son moi, son individualité, sa mission, son rôle, sa théologie particulière, sa discipline particulière, sa liturgie propre. Donc chaque Eglise particulière doit être autonome dans le sein de l'Eglise une et universelle. St. Paul dit expressément (*Rom.* XIV, 5): Unusquisque in suo sensu abundet. Donc, si chacun a le devoir de croire ce que le Christ a enseigné, chacun a aussi le droit de le comprendre selon sa conscience; différer dans l'interprétation, ce n'est nullement méconnaître la vérité, encore moins la sainteté du dogme.

---

[1]) Voir mon *Traité de l'Eglise chrétienne en général,* ch. I; ch. XII, §§ 5 et 6; etc.

Le mot qu'emploie St. Paul *(unusquisque)* indique l'égalité de tous les frères et de toutes les Eglises. La vérité ni ne se compte ni ne se mesure; donc, s'il y a des Eglises numériquement plus considérables que d'autres, il n'y a ni Eglises supérieures ni Eglises inférieures; toutes professent la même foi objective, elles sont toutes égales devant le Christ. Aucune n'a donc à faire sonner le chiffre de ses adhérents dans le but d'exercer une pression ou d'en appeler à une majorité; il n'y a de majorité que dans les choses d'administration, mais non dans les choses de foi. Le respect des petits par les grands est donc non moins nécessaire que le respect des grands par les petits. Il en est des lois des sociétés et des Eglises comme de toutes les lois scientifiques; la loi de l'hétérogénéité est d'application générale. Si, dans le monde physique, les électricités de même nom se repoussent, tandis que celles de nom contraire s'attirent; si, dans le monde psychologique, les sympathies exigent des caractères différents; si, en biologie, il faut un certain croisement pour que l'espèce soit féconde[1]), de même entre Eglises il n'y a d'union féconde qu'autant que les variétés sont maintenues dans l'unité de l'espèce. Outre la loi de l'hétérogénéité, il y a encore la loi de la capillarité. Celle-ci est nécessaire pour le progrès comme celle-là pour la fécondité. Tout homme aspire à monter, à élever son niveau, et il s'élève dans l'ordre religieux par l'humilité: plus le tuyau est capillaire, plus le liquide s'élève; plus l'âme est humble, modeste, fidèle dans les petites choses, appliquée aux petites vertus, plus elle s'élève vers Dieu. Il en est d'une petite Eglise comme d'un tube capillaire; c'est grâce à sa petitesse qu'elle peut servir à faire monter plus haut la vérité et à élever davantage le niveau de la vraie foi. C'est ainsi que les petits, les faibles, les vaincus peuvent être utiles aux grands, aux forts, aux vainqueurs: la Grèce, vaincue par les Romains, les a éclairés, et les Romains, épuisés par leur propre grandeur, ont été régénérés par les Barbares. Ce n'est pas lorsque l'Eglise n'était qu'un petit troupeau *(pusillus grex)* qu'elle était la moins florissante. Le Christ a dit: Multi erunt primi novissimi, et novissimi primi (Matth. XIX, 30). Et encore: Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis *minimis*, mihi fecistis (XXV, 40), Et St. Paul: Cum infirmor, tunc potens sum (II Cor. XII, 10).

De cette doctrine du maintien de l'autonomie dans l'union, il résulte non seulement que les petites Eglises sont égales aux grandes dans l'ordre de la vérité et de la morale, mais encore

---

[1]) R. de la Grasserie, *De la psychologie des religions*, p. 221-225.

que l'union des Eglises entre elles ne saurait être ni l'absorption des unes par les autres, ni la domination de l'une sur les autres. Cette vérité est la condamnation de l'Eglise romaine ou plutôt de la papauté, qui veut, non unir les Eglises, mais les assujettir. Les prétentions sur ce point de la papauté sont suffisamment connues. Il est vrai qu'elle parle constamment de paix, comme elle parle constamment d'union; mais, il faut le dire, elle trompe et elle ment, car ce n'est vouloir ni la paix ni l'union que de maudire ses adversaires sous prétexte d'hérésie, de diviser les familles et les peuples pour asseoir partout sa domination, de sacrifier précisément la paix et l'union à l'exercice de sa prétendue autorité. Evidemment la paix et l'union ne sont possibles entre les Eglises que si toutes les veulent sincèrement. Or Rome, sans aucun droit, impose de telles conditions de paix que ce sont des conditions de guerre: ses conditions sont ses faux dogmes, la prétendue infaillibilité de son pape, sa prétendue autorité absolue sur les autres Eglises, etc. Faire la paix avec l'Eglise de Rome dans de telles conditions serait trahir la vérité, le Christ et l'Eglise. Le devoir de toutes les Eglises vraiment chrétiennes est donc de combattre Rome pour le triomphe de la paix dans le monde. Lorsque Rome se conformera aux enseignements et aux préceptes du Christ, lorsqu'elle renoncera à ses prétentions antichrétiennes et à ses hérésies, toutes les autres Eglises seront heureuses de l'admettre pacifiquement dans leur union. Mais, en attendant, le devoir est de lui résister : cui resistite fortes in fide. Et la foi qui triomphe du monde, consiste à répudier les œuvres des ténèbres et à prendre les armes de la lumière : abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis *(Rom.* XIII, 12).

III. *Difficultés de l'union.* J'ai déjà traité ce sujet dans la *Revue* (1897, p. 276-303). Il est utile de le compléter par les réflexions suivantes :

En réalité, les difficultés les plus grandes se réduisent à trois: l'ignorance, le chauvinisme et la superstition.

1° *L'ignorance.* Les catholiques-romains, généralement élevés avec cette idée que le catholicisme est fondé sur le pape, et le protestantisme sur la négation du pape, ne voient que le protestantisme et le papisme; et quand leur conscience les porte à rompre avec le papisme, ils se déclarent *ipso facto* protestants, simplement parce qu'ils ne veulent plus du pape. Au fond, cet état d'esprit constitue chez eux un protestantisme aussi défectueux que l'était leur catholicisme. Certains ecclésiastiques papistes écrivent qu'il faut être catholique-romain, sans quoi on est « protestant ou

athée ». Pour eux, athéisme et protestantisme, c'est ou la même chose ou l'alternative inévitable.

D'autre part, certains protestants ignorent complètement aussi la différence radicale qui sépare la catholicisme de l'ultramontanisme; ils attribuent à Rome des doctrines que Rome n'a jamais enseignées; ils se trompent du tout au tout sur le vrai catholicisme, sur le critérium catholique, sur la tradition catholique, sur les dogmes catholiques, etc.

En sorte que la vérité est que, actuellement, bon nombre de théologiens, dans les différentes Eglises, ignorent le véritable état des choses et des doctrines de chacune. A part quelques travailleurs qui prennent la peine d'étudier les documents authentiques et officiels des unes et des autres, l'ignorance et la confusion sont aussi grandes que possible. Et c'est dans cette ignorance et dans cette confusion que l'on prononce les jugements les plus absolus et les plus exclusifs! C'est dans ce gâchis que l'on jette l'anathème à droite et à gauche, et qu'on s'adjuge à soi-même le monopole de l'orthodoxie et de la grâce divine! Tel qui ne connaît du protestantisme que les rabâchages qu'il a appris sur les bancs de son séminaire, prononce du haut de son ignorance, avec un aplomb d'autant plus imperturbable, que tout est hérésie dans le protestantisme, etc. Tel qui se croit orthodoxe parce qu'il rejette la suprématie du pape, admet les doctrines les plus saugrenues du papisme et prétend les imposer comme étant l'orthodoxie même. Tel, pour faire connaître l'orthodoxie de l'Eglise indivisée des huit premiers siècles, n'invoque pas les Pères, mais les auteurs du moyen âge, les documents du XVIIe siècle, comme si les documents de l'ancienne Eglise n'étaient plus suffisants pour exprimer la foi [1]! Etc.

2° *Le chauvinisme.* Il y a le chauvinisme de la race et de la nationalité qui s'épanouit même dans les Eglises, et le chauvinisme ecclésiastique proprement dit. Le premier existe chez tous les peuples, qui tous, chacun pour sa part, se croient le premier peuple du monde et qui, à ce point de vue, sont persuadés que c'est chez eux que l'on comprend le mieux et que l'on pratique le mieux la religion. Même les non-religieux ont souvent cet orgueil qu'ils croient patriotique. Tel Français va jusqu'à soutenir que c'est à son pays qu'il faut rapporter non seulement tous les progrès, mais l'origine des arts, des sciences et de tout ce qu'il y a eu de grand dans le monde [2]. Tel Allemand, tel Anglais, placent

---

[1]) *Catholique national*, 1er février 1902, p. 10.

[2]) Voir *La légende et l'histoire*, par A. Tollaire; t. Ier, *Celtes et Hébreux*, 1900. C'est à la Gaule que se rapportent les traditions bibliques d'Adam et du Paradis terrestre; c'est en Gaule que prirent naissance la religion, les arts, les sciences; ce fut sous l'inspiration des Celtes que s'élevèrent les Pyramides; Homère est un barde gaulois; Troie doit être placée en Angleterre! Etc.

au premier rang de la civilisation les faits et gestes de leur nation. Tel Grec attribue au peuple grec sinon le monopole de l'héroïsme, du moins la fleur du parfait. Tel Slave considère la race slave comme la race de l'avenir, à laquelle toutes les autres seront soumises. Des Grecs et des Slaves vont jusqu'à attribuer à leur Eglise le monopole exclusif de l'orthodoxie chrétienne.

Le chauvinisme ecclésiastique et clérical est peut-être plus exclusif encore que le chauvinisme national. Il engendre le zélotisme aveugle et fanatique qui fait de l'esprit du Christ un esprit de clocher et de sacristie. Oui certes, il y a dans tous les clergés des hommes modérés, humbles, qui connaissent les défauts et même les vices de leur Eglise; mais, d'autre part, on peut dire qu'en général tout clergé est orgueilleux et que l'orgueil d'Eglise est le pire de tous et le plus intolérant. M. Desdevises du Dezert, analysant les cahiers de 1789, a dit: « Le clergé demande qu'aucune autre religion que le catholicisme ne soit tolérée dans le royaume; il tonne contre cette licence dangereuse connue sous le nom de liberté de conscience; il voudrait obtenir de la sagesse du roi qu'il s'opposât au projet de l'établissement d'une tolérance universelle... Le clergé ne trouve pas qu'il ait trop de puissance, ni trop d'argent, ni qu'il y ait trop d'abbayes, ni que ses prélats soient trop rentés, il fait du maintien de tous ses privilèges un article de foi. Il va si loin, il considère si bien les privilèges dont il jouit comme un minimum, que l'archevêque d'Arles va jusqu'à proposer dans une réunion préparatoire tenue à Versailles, de profiter de la tenue des Etats *pour faire payer par la nation la dette du clergé*[1]).

Ceci n'est qu'un fait entre mille.

3° *Les superstitions*. Ce sont les erreurs religieuses qui sont les plus enracinées et qu'il est le plus difficile d'extirper. Ne reposant pas sur la raison, elles résistent d'ordinaire à tous les raisonnements, ou plutôt elles en inspirent sans cesse de mauvais pour combattre les bons. Elles entretiennent les procédés d'esprit les plus déplorables, repoussent toute méthode et toute critique, traitent d'hérétique quiconque les approche avec un flambeau, et maintiennent dans la nation entière une mentalité mensongère et ruineuse. Ce n'est plus la vérité qu'elles cherchent, mais seulement ce qui les flatte et les trompe. Elles s'acharnent à se faire illusion contre les réalités les plus évidentes, et cela dans les affaires les plus importantes. Aveugles sur elles-mêmes et sur leurs propres intérêts, elles choisissent, pour les représenter et les défendre, les

---

[1]) *Revue des cours*, 8 mars 1900, p. 745.

hommes les plus aveugles ou les plus fanatiques, en tout cas les plus compromettants. De même qu'en littérature on se croit au sommet de la gloire parce qu'on a inscrit dans ses annales un Corneille, ainsi en religion on se croit parfait parce qu'on a eu pour compatriotes un Basile et un Chrysostome; on ne remarque pas que Corneille a disparu pour faire place à Pousset de Montauban, auteur de Zénobie, de Séleucus, d'Indégonde, et que Basile et Chrysostome ont eu pour successeurs des nullités, comme Alexandre V a été suivi de Jean XXIII. C'est ainsi qu'à une vague claire et forte succède une vague boueuse ou débile. Les hommes passent et ne sont que peu de chose; ce ne sont que les idées vraies qui sont immortelles, et c'est à elles seules qu'il faut demander la fécondité, la vie et l'immortalité. Le malheur est qu'on ne veut pas avouer qu'on vit à une époque de décadence, même lorsque la décadence est manifeste; le malheur est qu'on s'obstine à se croire en parfaite orthodoxie, lorsque les maladies du sens religieux font partout des victimes. La superstition a cela de particulièrement néfaste non seulement qu'elle est une erreur, mais qu'en trompant et en énervant les âmes, elle s'en fait encore aimer jusqu'à faire détester les médecins et les remèdes.

Telle est la triple difficulté à vaincre. Voyons maintenant les moyens d'en triompher.

IV. *Moyens de réaliser l'union.* Tout d'abord les séparatistes à outrance nous arrêtent et nous objectent: « C'est fort beau de prophétiser; mais quand les prophètes sont en guerre, comment distinguer les vrais des faux? » Nous pourrions nous borner à leur retourner leur argument et à leur dire: « C'est fort beau d'attaquer les prophètes; mais quand leurs ennemis sont en pleine contradiction, quelle importance attacher à leurs railleries? » Nous concédons que, parmi les moyens qu'on a employés pour tâcher de mettre fin aux divisions des Eglises, beaucoup sont mauvais. Signalons-les d'abord, pour les écarter; puis, nous indiquerons ceux qui peuvent être efficaces.

1° *Procédés défectueux.* C'est une erreur de se rendre aujourd'hui solidaire des fautes et des erreurs des siècles passés; d'épouser les querelles de générations qui ne sont plus; de perpétuer des points de vue qui n'ont plus de valeur, de maintenir des questions qui n'intéressent plus, de s'obstiner à envisager les choses et les problèmes sous des angles qui n'ouvrent aucune perspective à l'esprit et qui laissent les âmes stériles.

J'ai écrit en 1902: « De combien de jugements en bloc la théologie n'est-elle pas encombrée, jugements qui ont été prononcés

à des époques passionnées et par des juges non moins passionnés! Que de « choses jugées » paraissent très mal jugées à quiconque les considère de près! Que de malentendus, que d'équivoques, que de jeux de mots, que de fausses équivalences d'idées, que d'anathèmes immérités, que de victimes innocentes, que de grandes réputations usurpées, que de canonisations abominables, que de procès à refaire, que de mots en *isme* à éclaircir! Plus que jamais, une méthode stricte est nécessaire; la théologie ne peut être vraiment une science qu'à la condition de rompre avec les procédés arbitraires, et de les remplacer par des procédés scientifiques rigoureux. Plus que jamais la question de la méthode et du critérium est à l'ordre du jour: plus que jamais l'application qu'on en doit faire doit être nette et ferme. Telle sera la vraie réforme théologique et la vraie sauvegarde de l'union des Eglises. Poursuivre l'union des Eglises en dehors d'une méthode théologique vraiment logique et scientifique, serait compromettre cette grande cause de l'union, parce que ce serait vouloir la réaliser dans l'arbitraire et la fantaisie, et non dans la vérité clairement démontrée. Poursuivre l'union des Eglises sans appliquer strictement le critérium catholique ou orthodoxe de l'ancienne Eglise, ce serait faire une union éphémère que nos descendants ne tarderaient pas à rompre, dès qu'ils en verraient les fausses soutures. La foi seule exactement constatée, en pleine lumière, en dehors de toute expression amphibologique, peut seule réaliser une union solide et inébranlable [1]. » Loin d'adoucir cette opinion, je ne peux que la fortifier.

Croire qu'on s'est entendu parce qu'on ne s'est pas expliqué, parce qu'on a tourné les difficultés, parce qu'on a été assez habile pour laisser dans l'ombre tel point dangereux, c'est de l'illusion et de la maladresse. Maladresse aussi, le procédé qui consiste à faire un compromis en dehors des principes, compromis où chaque parti fait une concession au parti adverse, mais en laissant subsister l'équivoque. Il vaut mille fois mieux ne pas feindre une entente, lorsqu'elle n'existe pas dans le fond des esprits et des consciences. Employer le même mot et la même formule de part et d'autre, mais dans des sens contraires, c'est sophistiquer: ou bien il faut définir clairement ce mot, s'il est nécessaire; ou bien il faut le bannir, dès qu'on peut s'en passer. Par exemple, l'ancienne Eglise n'a pas connu le mot: « transsubstantiation », elle a suffisamment exprimé sa foi eucharistique sans ce mot; pourquoi s'obstiner à conserver ce produit de la scolastique, quand il est avéré que c'est une expression erronée ou équivoque? Dans ces sortes de cas,

---

[1]) *Catholique national*, 1er février 1902, p. 11.

maintenir de tels mots sous prétexte de pauvreté de la langue, c'est s'abuser, non par pauvreté de la langue, mais par pauvreté d'esprit. Donc arrière les mots à équivoque et les formules à double entente.

J'en dirai autant des étiquettes ecclésiastiques qui ne sont que des trompe-l'œil et des causes perpétuelles de disputes. Par exemple, reprocher à quelqu'un d'être protestant parce qu'il affirme une chose qui est affirmée aussi par des protestants, est un abus aussi criant que de déclarer orthodoxe celui qui affirme un point de doctrine qui est affirmé aussi par des orthodoxes. On peut être « protestant » sur un point sans l'être sur tous, comme on peut être « orthodoxe » sur un point sans l'être sur tous. Mais, disent certains orthodoxes, être orthodoxe sur un point sans l'être sur tous, c'est n'être pas orthodoxe du tout. Donc de même, répliquerai-je, être protestant sur un point sans l'être sur tous, c'est n'être pas protestant du tout. Soyons impartiaux; n'ayons pas deux poids et deux mesures selon les circonstances.

Mauvaise méthode, celle qui conclut du particulier au général, d'une analogie secondaire et superficielle à une identité absolue; celle qui prend la partie pour le tout, un air de visage pour une ressemblance complète; qui qualifie de « Prussien » un simple « Alsacien », uniquement à cause d'un certain rapprochement de prononciation; qui qualifie de « protestant » un « ancien-catholique », uniquement à cause d'une certaine indépendance dans les points de vue théologiques. Que d'orthodoxes ont été accusés, eux aussi, de protestantisme, simplement parce qu'ils se séparaient de l'école scolastique arriérée, qui ne reconnaît d'autre orthodoxie que la sienne! Tel a été le cas de l'*Observateur catholique* de Guettée en 1859 [1]). Cette étiquette du XVIe siècle ne saurait être un grief, aujourd'hui qu'il est impossible de définir avec précision ce qu'elle signifie. Un anglican a même dit: « Protestant because it is Catholic, and Catholic because it is Protestant [2]). » Que ceux-là du moins qui veulent à tout prix conserver une étiquette ancienne, ne lui fassent signifier que ce qu'elle contient de vrai et de bon [3]).

---

[1]) Voir cette Revue, 1859, p. 82.

[2]) Voir *Church Times*, 22 juin 1900.

[3]) C'est en ce sens que le président Dupin disait en 1848 : « Appelez-vous *messieurs* et soyez *citoyens*. » De même peut-on dire : Appelez-vous *protestants*, et soyez des chrétiens qui protestent contre tout ce qui est faux et qui professent tout ce qui est vrai. Appelez-vous *orthodoxes*, et soyez des chrétiens qui rejettent toute doctrine erronée et qui admettent toute doctrine vraie. Appelez-vous *anciens-catholiques*, mais que votre titre d'*anciens* ne vous fasse rejeter aucune vérité moderne, et que votre titre de *catholiques* ne vous fasse rejeter aucune vérité particulière.

On peut ici se demander si la méthode qui cherche à réaliser l'union des Eglises sans le concours de l'Eglise de Rome, est admissible. Les ultramontanisants des autres Eglises la déclareront sans doute mauvaise; mais il a été déjà démontré qu'elle est pour le moment inévitable, parce que, Rome s'efforçant d'entraver l'union des Eglises par des prétentions antichrétiennes, c'est un devoir pour les vrais chrétiens de chercher à réaliser l'union sans Rome et même contre Rome.

On peut se demander également s'il est pratique de poursuivre l'union simultanément avec toutes les Eglises (celle de Rome écartée), de manière à ne la conclure avec une que lorsque toutes les autres seront disposées à la conclure aussi. Cette manière me semble mauvaise: car cette union générale est extrêmement difficile, tandis qu'il est moins difficile d'unir d'abord les deux Eglises les plus rapprochées, puis celle qui les suivra de plus près, et ainsi des autres. Donc le projet d'union successive entre les moins éloignées paraît préférable.

Que faut-il penser du procédé de Rome qui préfère à l'union, même restreinte, même successive, des Eglises entre elles, les simples conversions individuelles ou le passage de tels et tels membres des autres Eglises à l'Eglise romaine? Ce procédé est utile à Rome, mais non aux autres Eglises. Rome, en effet, n'a qu'un idéal: se faire admettre par toutes les autres Eglises comme étant la seule vraie, leur imposer à toutes sa dogmatique, sa liturgie, sa discipline, son autorité, et tant qu'elles n'y consentiront pas, les maintenir dans leurs divisions hostiles, exciter en elles la jalousie, l'esprit de secte, etc., sauf à provoquer parmi elles des « conversions » individuelles à son profit. Or, cet idéal est faux: car, entre cette unité absolue telle que Rome la conçoit et l'état de division et d'hostilité où végètent les Eglises, il y a un état moyen, l'union telle que nous l'expliquons, c'est-à-dire: in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas: et c'est cette union qu'il faut poursuivre.

On nous dit souvent que la vraie réforme de l'Eglise ne peut se faire que *dans l'Eglise*, et que, dès lors, nous avons eu tort, nous anciens-catholiques, de sortir de l'Eglise pour la réformer. — Cette objection part d'un bon naturel, mais que de confusions elle suppose dans l'esprit de ses partisans! — D'abord, de quelle Eglise parle-t-on? Est-ce de l'Eglise *universelle* ou seulement de l'Eglise *romaine?* Ensuite, de quelle Eglise prétend-on que nous sommes sortis? On veut probablement dire que c'est de l'Eglise *catholique*; et dans ce cas, on se trompe. Les anciens-catholiques ont simplement rompu avec la hiérarchie romaine, parce que celle-ci

a d'abord rompu avec le vrai catholicisme et avec la véritable Eglise catholique. La hiérarchie romaine, aujourd'hui toute jésuitisée, enseigne hérésie sur hérésie et pratique superstition sur superstition. C'est pour rester fidèles à l'Eglise catholique que les anciens-catholiques, excommuniés par Rome, ont organisé leur Eglise, qui est une Eglise catholique particulière et qui n'est nullement en dehors de l'Eglise universelle, puisqu'elle professe officiellement la foi de l'Eglise universelle et non la foi hérétique de l'Eglise romaine. L'objection suppose que l'Eglise *romaine* est *l'Eglise*, comme si en dehors de l'Eglise romaine il n'y avait pas d'autres Eglises! Quelle naïveté! Qu'il faille être dans l'Eglise universelle pour réformer une Eglise particulière, nous le croyons aussi. Mais qu'il faille être dans l'Eglise romaine pour réformer l'Eglise romaine, c'est une erreur. Voyez les faits: les Vaudois et les Albigeois, au moyen âge, ont voulu réformer l'Eglise romaine, mais en vain, et l'Eglise romaine les a excommuniés. Les protestants, au XVIe siècle, ont d'abord voulu rester dans l'Eglise romaine tout en voulant la réformer, mais ils n'ont pas réussi. Lamennais a demandé aussi la réforme de Rome, mais il a dû rompre avec Rome, qui l'a condamné. De nos jours, les Ireland, les Schell, les Klein, les Charbonnel ont voulu aussi réformer l'Eglise, y répandre un « esprit nouveau », mais le pape leur a donné le choix: ou renoncer à la réforme, ou sortir de l'Eglise romaine. M. Charbonnel en est sorti, aussi de l'Eglise catholique; les trois autres ont renoncé à la réforme. Donc, on le voit, il est impossible de réaliser la réforme dans l'Eglise romaine en restant dans son intérieur. Donc l'objection n'a aucune valeur, et les anciens-catholiques ont suivi la seule voie pratique qui leur fût offerte: rester dans l'Eglise vraiment catholique, et rompre avec la hiérarchie de l'Eglise romaine[1]).

Quant au procédé proposé aux anciens-catholiques par M. l'évêque Serge et qui consisterait à faire entrer les anciens-catholiques dans l'Eglise orientale, sous prétexte qu'ils ont besoin de recevoir de la vraie Eglise la vie religieuse, nous l'avons suffisamment réfuté. Voir la *Revue* d'avril 1904.

Enfin, quelques esprits simplistes nous disent: La question est bien simple; l'autorité suprême dans l'Eglise est le concile œcuménique; donc le meilleur moyen, pour ne pas dire le seul, est de réunir un concile œcuménique et d'y traiter la question de l'union. — *Réponse.* L'autorité suprême dans l'Eglise, est l'Eglise même: car le concile œcuménique lui-même a besoin d'être ratifié

---

[1]) Revue int. de Th., octobre 1899, p. 883.

par l'Eglise. Nous avons exposé les avantages, les nécessités même du concile, mais aussi ses lacunes et ses inévitables imperfections (v. *Traité de l'Eglise chrétienne en général).* Il ne faut donc demander au concile, si nombreux et si varié soit-il dans sa composition, que ce qu'il peut donner. Or ce n'est pas lui qui réalisera l'union des Eglises: il pourra la sanctionner, il est vrai, la proclamer si elle est déjà préparée et moralement réalisée; mais la faire est au-dessus de ses forces, et s'il la fait, ce sera par hasard, par surprise ou par compromis. Une telle entente ne serait pas durable. De fait, les conciles de Lyon et de Florence n'ont pas réussi à rétablir l'union entre les Occidentaux et les Orientaux, pas plus que Trente n'a réussi à réunir les catholiques et les protestants. On sait qu'à Trente les protestants ont été invités à prendre part aux séances et qu'ils ont reçu des saufs-conduits pour s'y rendre de tous les pays. Ils ont refusé parce que les conditions qui leur étaient faites par Rome ne leur paraissaient pas acceptables, comme celles qu'ils faisaient à Rome ne parurent pas non plus acceptables. D'ailleurs c'est un fait que les discussions d'une assemblée produisent rarement l'accord. Il faut, avant tout, avoir une méthode, un critère, un procédé, dont on soit d'accord auparavant; puis il faut soumettre les documents à cette méthode, les examiner à fond. Or on ne fait pas cela dans un concile; les 5e et 7e conciles œcumémiques en ont donné la preuve, ainsi que celui du Vatican en 1870.

2° *Procédés à suivre.* Je distinguerai d'abord les procédés d'ordre *moral,* puis ceux d'ordre *scientifique.*

C'est être dans l'esprit du Christ que de supposer qu'il nous adresse le discours suivant: Je vous ai donné un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres; or vous vous querellez entre vous, vous surtout, pasteurs des Eglises. Vous avez tout ce qu'il faut pour être tous unis en un seul troupeau, mes enseignements et ma grâce; or vous imposez d'autres enseignements et vous négligez ma grâce. Sous prétexte de m'expliquer et de me compléter, vous déchirez mon corps, qui est mon Eglise; vous oubliez mes pensées, pour disputer sur vos mots et vos formules; vous oubliez mes doctrines, pour transformer les vôtres en dogmes. Non seulement vos cœurs sont étroits, et vous ne vous aimez pas réellement les uns les autres, mais vos intelligences sont encore plus étroites, et vous vous cherchez plus vous-mêmes dans vos propres systèmes que vous ne cherchez ma vérité...

Ce discours n'est que trop mérité. Que chaque chrétien, en effet, descende dans sa conscience et s'interroge sur ce point. Que chaque Eglise scrute également ses pensées et ses sentiments.

C'est au dedans de nous que nous découvrirons la vérité et la vraie solution de la question de l'union des Eglises. Il en est du royaume de Dieu comme du bonheur: il est au dedans de nous. Nous le cherchons au dehors, loin de nous, et il est tout près: ecce sto ad ostium et pulso! Devenons tous plus vrais, plus véridiques, plus humbles, et l'union des Eglises sera vite réalisée : car, nous le savons déjà, les grands obstacles sont internes et non externes. Réformons d'abord notre mentalité, en pliant davantage notre intelligence à la vérité et à la réalité, en apprenant à mieux contrôler nos jugements, à mieux observer les faits, à raisonner non plus comme des enfants, mais comme des hommes mûrs et libres; en éloignant nos pensées de tout exclusivisme et de toute exagération, en évitant le grossissement des mots, en fuyant l'esprit de système et de parti. Réformons aussi notre conscience, en dépouillant tout orgueil, car c'est surtout l'orgueil qui trouble l'Eglise: In totius Ecclesiæ perturbationem superba hæc tendit elatio (S. Léon, lettre 53e, à Anatole, évêque de Constantinople).

Bordas-Demoulin, catholique-libéral, écrivait avec raison à l'évêque Coxe, de l'Eglise épiscopale des Etats-Unis (10 mai 1853): « Nos pères furent grandement coupables de ne point réformer l'Eglise; mais les vôtres le furent encore davantage de la déchirer... Le protestantisme sabra les abus, et il fit très bien; il sabra le dogme, et il fit très mal. Maintenant nous sabrons les abus; de votre côté, restaurez le dogme, et nous voilà d'accord... Quant aux prétentions ultramontaines et aux autres choses plus ou moins détestables qui se trouvent dans le concile de Trente, elles ne font point partie du concile(?); ce ne sont que des immondices dont il faut le nettoyer. Pour la réunion des diverses communions, vous voudriez remonter au concile de Nicée; nous le voulons bien, et même, pour que vous ne soyez pas exposé à vous enrouiller, nous remonterons, si cela vous est agréable, à la mort des apôtres; car, dans les choses essentielles, l'Eglise enseigna aux premiers jours de son existence. Je ne suis qu'un simple laïque, mais je vous assure que beaucoup de prêtres pensent comme nous, qu'ils soupirent après la destruction des abus, et qu'ils la demanderaient hautement s'ils n'étaient réduits au silence par le despotisme des évêques, qui les écrasent et gouvernent l'Eglise par la terreur. »

C'est un fait que chaque Eglise se croit la plus parfaite. Admettons qu'il y ait dans chacune quelque chose de parfait sous certains rapports; mais avouons aussi qu'à côté de ces points relativement parfaits il y a, dans chacune, des imperfections, et que, si chacune est intelligente et sincère, elle doit faire son *mea culpa* non seulement sur sa conduite, mais aussi sur plusieurs de ses

enseignements théologiques. Le Christ n'a dit nulle part que son Eglise serait parfaite sur la terre; et les Pères, au contraire, ont enseigné que, sur la terre, l'épouse du Christ aurait toujours des rides et des taches. Or, ce sont ces rides et ces taches que la critique actuelle examine, et le résultat de cet examen est qu'en effet, dans toutes les Eglises chrétiennes, il y a des doctrines théologiques défectueuses, erronées même, qui sont plus ou moins en vogue, plus ou moins accréditées par des théologiens, voire même par la hiérarchie, bien qu'elles ne soient ni complètement officielles ni officiellement définies. De même, on découvre dans la discipline, dans les usages, des pratiques qui ne sont plus de notre époque, qui offrent même plus d'inconvénients que d'avantages spirituels, et qui néanmoins sont maintenues, sinon par l'opinion générale, du moins par les autorités hiérarchiques; et cette situation, au lieu d'attirer, éloigne. C'est un fait, qu'on le veuille ou non. De là, une certaine froideur chez les uns, et de l'hostilité chez les autres.

Est-ce là un dernier mot et une solution? Nullement. Se critiquer les uns les autres indéfiniment, ne mènerait qu'à l'aigreur sans remédier ni aux erreurs ni aux abus. Ne serait-il pas mieux que chaque Eglise fît son examen de conscience humblement, et demandât sincèrement à Dieu de lui faire connaître ses fautes? que chacune acceptât avec gratitude les griefs que les autres Eglises ont contre elle; qu'elle les examinât de bonne foi, avec le désir de profiter de cet examen et de se corriger? Car on peut admettre, *a priori*, que ces griefs, alors même qu'ils seraient erronés, contiennent pourtant quelque bonne leçon dont il serait peu chrétien de ne pas tirer un profit spirituel.

« On m'accuse d'enseigner telle et telle doctrine erronée. Voyons. Est-ce exact? Cette doctrine fait-elle partie de nos dogmes, ou seulement de nos explications théologiques? Ne nous trompons pas sur ce point capital. Tel d'entre nous soutient qu'elle est un dogme, mais le prouve-t-il solidement? Non. Donc avouons qu'il a tort. Mais ce théologien est une autorité parmi nous! N'importe: *amicus Plato, magis amica veritas.* Il y a plus de vraie foi et de vraie sainteté à reconnaître une erreur ou un tort, qu'à s'obstiner orgueilleusement. La théologie dans l'ancienne Eglise a varié, la discipline aussi: pourquoi voudrais-je éterniser les opinions et les usages actuels? Ce conservatisme est-il bien l'esprit des Pères et de l'orthodoxie? Non; ce n'est qu'un esprit d'aveuglement, et non de lumière, etc., etc. » Ainsi parlerait un sage.

Oui, si chaque théologien, chaque évêque, chaque Eglise tenait ce langage du bon sens, devant Dieu et devant ses frères, la correc-

tion des abus serait vite faite, la réforme vite opérée, l'union des Eglises vite réalisée. Un tel procédé est en tout conforme à la science, au respect, à la fraternité, au véritable esprit chrétien. Que chacun aide ses frères de ses lumières, en acceptant aussi leurs lumières à eux. Que ceux qui suivent des méthodes erronées ne s'y opiniâtrent pas, quand on les leur découvre. Que les arguments sophistiques, puérils, qu'on n'oserait pas produire dans une assemblée de non-théologiens, ne soient plus maintenus parmi nous dans les discussions sérieuses. Que l'on ne présente plus comme dogme ce qui n'est qu'opinion, ou ce qui n'est que discipline, ou ce qui n'est qu'usage liturgique; que l'on ne déclare pas éternel ce qui n'est de soi que transitoire. Là où les Pères ont varié, ayons le droit de varier aussi. N'exigeons l'unité que dans les choses enseignées par le Christ même; et que ce qui n'est qu'humain, reste humain. — *Omnia probate, quod bonum est tenete*[1]).

Il n'est que juste de penser que, s'il y a en nous des erreurs et des fautes, il y a aussi du vrai et du bien chez autrui, même chez nos adversaires, et que nos adversaires peuvent exceller sur tels points où nous sommes inférieurs. Il n'est que juste de penser que, de même que dans la nature tous les êtres sont solidaires, les plus petits faisant ce que les plus grands ne peuvent pas faire et réciproquement[2]), ainsi, dans le monde surnaturel de la grâce, dans le royaume de Dieu, toutes les Eglises particulières sont aussi solidaires, la mission particulière de chacune étant utile à toutes, toutes ayant besoin de chacune et chacune ayant besoin de toutes.

Or avec cet état d'esprit, s'il était pratiqué par toutes les Eglises, l'union serait extrêmement facile : car, de même que croire au bien c'est déjà commencer à le réaliser, ainsi croire à l'union c'est déjà en poser le fondement. Non seulement il faut y croire, mais il faut encore la désirer et l'aimer, non banalement, mais vivement, devant Dieu et devant le monde. Croire et aimer, ce sont les deux premiers tiers de *faire*. Si, dans l'ordre humain, il faut se connaître pour s'aimer, il faut, au contraire, dans l'ordre divin, s'aimer pour se connaître. Que les Eglises commencent donc par « confraterniser » entre elles, et elles ne tarderont pas à s'estimer et à se juger plus équitablement. Si des incroyants sont capables de vivre en paix et de s'unir pour des travaux matériels[3]), pourquoi des croyants ne pourraient-ils faire mieux encore

---

[1]) *Catholique national,* 10 mai 1902, p. 38-39.

[2]) Voir *La solidarité naturelle*, par H. de Varigny.

[3]) «Je goûte à présent, malgré tous mes maux, le plus grand des plaisirs; je vois les fruits de la philosophie éclore. Soixante artistes huguenots (horlogers gene-

pour l'extension du règne de Dieu? A quoi sert la religion, si elle n'est d'abord un perfectionnement de la morale naturelle?

Le malheur est, je le répète, que chaque Eglise (je parle surtout des clergés et des théologiens) cherche avant tout, non la vérité mais sa propre victoire sur les autres Eglises, qui toutes sont à ses yeux des rivales. Ce point de vue est antichrétien. Ce n'est pas le Christ qu'il faut subordonner à l'Eglise, mais l'Eglise au Christ et à la vérité. Le Christ n'est parvenu à la gloire que par les humiliations, à l'ascension que par la mort; les prophètes et les vrais Saints ont d'abord souffert l'injustice et la persécution: si donc les Eglises veulent faire l'œuvre du Christ, des prophètes et des Saints, elles doivent se résigner à l'humiliation, à la flagellation, à la Couronne d'épines. « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa croix. » Ce n'est qu'ainsi qu'on triomphe dans l'ordre divin; ce n'est que dans cet esprit qu'on pourra unir les Eglises et consolider le royaume de Dieu.

Telles sont les *conditions morales* dans lesquelles l'union désirée peut se faire. Après les procédés moraux ou de conscience, viennent les procédés de *science:* là, l'impartialité la plus entière, poussée jusqu'à la plus complète abnégation de soi, est de rigueur; ici, l'objectivité historique et scientifique ne l'est pas moins.

En général, les théologiens ont été très peu objectifs, donc très peu scientifiques; ils se perdent trop souvent dans des considérations subjectives, individuelles, a priori; ils ne suivent pas assez la méthode scientifique; même dans des questions avant tout historiques, ils oublient les règles de la critique historique. S'agit-il, par exemple, de résoudre cette question: Un vrai disciple du Christ doit-il croire à la virginité absolue de Marie? Tel théologien répond affirmativement, tel autre négativement; le premier donne ses raisons personnelles, le second de même. Cent autres prennent parti pour le premier, cent autres pour le second. Tous essaient de vaincre par des considérations mystiques, morales, théologiques, citent les textes qui paraissent en leur faveur, écartent soigneusement ceux qui les combattent. La confusion est aussi complète que possible, quoique chacun s'estime victorieux et s'obstine dans son sens propre. Pas un ne songe à définir d'abord ce que peut être en soi une virginité absolue; à examiner ensuite si les textes de l'Ecriture parlent d'une telle virginité; à se de-

---

vois réfugiés à Ferney), répandus tout d'un coup dans ma paroisse, vivent avec les catholiques comme des frères; il serait impossible à un étranger de deviner qu'il y a deux religions dans ce petit canton-là. En conscience, messieurs les moines, monsieur Rose, évêque de Senlis, messieurs les curés Aubry et Guincestre, cela ne vaut-il pas mieux que vos Saint-Barthélemi? » VOLTAIRE *au comte de Schomberg.*

mander ce que l'Eglise universelle a enseigné sur ce point; s'il y a, sur ce point et dans le sens défini, accord universel, constant et unanime; si donc il y a dogme ou non, si donc il y a obligation sous peine d'hérésie, ou non, de croire à la doctrine en question. On perd son temps à se contredire les uns les autres, et on oublie la question essentielle, la question objective, à savoir: de fait, l'Eglise indivisée a-t-elle enseigné cette doctrine comme un dogme, ou, malgré les contradictions entre tel et tel théologien, s'est-elle abstenue, considérant cette question comme en dehors du dépôt de la révélation chrétienne? Ramenées sur le terrain objectif et historique, toutes les discussions de cette sorte perdraient leur acuité, laquelle leur vient uniquement du subjectivisme personnel le plus arbitraire.

Donc le premier devoir de la théologie scientifique ou objective est de traiter toutes les questions qui divisent les Eglises au point de vue objectif et historique, et de substituer au point de vue individualiste (« qu'en pense tel ou tel? ») le point de vue objectif et historique, à savoir: *de fait*, l'Eglise universelle a-t-elle enseigné sur cette question une doctrine strictement dogmatique d'après l'enseignement même du Christ et la tradition apostolique, ou a-t-elle dû laisser les fidèles libres dans leurs interprétations diverses? *In certis unitas, in dubiis libertas.* Une fois sur ce terrain de l'histoire, qui appartient à tous et à chacun, qui bannit toute partialité et toute faveur, tous les esprits de bonne foi ne peuvent que faire la paix: et linguæ balbutientes discent velociter loqui pacem (Isaie, XXXII, 4).

Précisons. Leibniz a dit:

« On peut dire que la plupart des livres de controverse ont été faits plutôt pour se satisfaire et pour attirer les applaudissements de son parti en surprenant son adversaire, que d'une manière propre à le convaincre et à l'éclairer en même temps. D'où vient que les colloques et conférences ont coutume d'être infructueux, et le plus souvent ne servent qu'à aigrir les esprits et à faire naître de nouvelles controverses [1]. » C'est à ce vice qu'il faut remédier.

Premièrement, il est inutile de chercher l'union des Eglises dans les opinions théologiques. Une telle union est impossible: de fait, elle n'a jamais eu lieu, actuellement c'est le gâchis, et l'on peut ajouter qu'elle n'existera jamais, parce que, si les esprits ont un fond commun, ils ont aussi des dissemblances qui produisent des désaccords, et que ces désaccords peuvent être extrêmement

---

[1]) Edit. Foucher de Careil, t. II, p. 2-3.

utiles: sans eux, en effet, il n'y aurait plus ni discussion, ni effort, ni recherche d'une lumière plus grande. C'est le grand tort de certains théologiens de n'avoir pas compris l'utilité, la nécessité même, de la variété des opinions, et d'avoir voulu mettre de l'uniformité où Dieu n'en a pas mis et où il n'en faut pas. Cette intolérance contre la variété et la liberté des opinions a poussé les intolérants à dogmatiser leurs opinions et à les imposer sous peine d'hérésie et d'anathème; et l'on s'aperçoit aujourd'hui que les faux dogmes, définis dans de telles conditions, périclitent et s'effondrent de toutes parts. Ces intolérants ont voulu consolider la doctrine du Christ en y ajoutant leurs arcs-boutants, et ils n'ont fait que la compromettre, en faisant croire qu'elle tirait sa solidité non d'elle-même, mais des arcs-boutants, qui aujourd'hui s'écroulent. Les crédules qui les ont crus, voyant disparaître les arcs-boutants, croient que c'est la doctrine du Christ qui disparaît, et ils deviennent incrédules. Telle est l'œuvre de destruction accomplie par les faux dogmatistes et les faux unionistes.

Il faut donc, bon gré, mal gré, se soumettre à la loi de la variété et de la liberté, comme il faut se soumettre à la loi de l'unité et de l'autorité. Elles ne se combattent pas, elles s'harmonisent. Ce sont les faux théologiens qui les mettent en hostilité, en répudiant les variétés et les libertés nécessaires. Si donc la discussion scientifique est nécessaire, elle doit être libre; et si elle doit être libre, il est nécessaire de s'y habituer. L'autoritaire le plus absolu ne pourra jamais empêcher le même mot de suggérer des idées différentes aux différents esprits qui l'entendent: *si duo idem dicunt, non est idem.* Il y a toujours plusieurs idées dans un terme, et plusieurs interprétations dans une formule. Nul ne peut les empêcher de se manifester. N'est-ce pas, au contraire, une preuve de vitalité et de fécondité, donc un bien, si d'une même racine ou d'un même germe sortent plusieurs tiges, plusieurs fleurs et plusieurs fruits?

Secondement, l'union des Eglises ne peut se faire que dans la doctrine du Christ. Je l'ai déjà démontré. Le Christ seul est la lumière des chrétiens, et c'est en lui seul que leurs esprits peuvent être unis. Conclusion: les Eglises seront d'autant plus unes qu'elles se borneront à ne prêcher que les enseignements et les préceptes du Christ, et non pas les opinions individuelles qui divisent. Là où il y a division, il n'y a plus édification; or on va à la prédication pour être édifié et non pour être divisé, pour entendre la parole du Christ et non celle d'un prédicateur qui se prêche lui-même. St. Paul ne voulait prêcher que Jésus et Jésus crucifié.

Troisièmement, la doctrine du Christ a été enseignée par le Christ à son Eglise, et elle ne peut nous être connue que par le témoignage de l'Eglise même, qui l'a reçue en dépôt. De là le critérium de l'ancienne Eglise : « Ce qui a été cru partout, toujours et par tous comme venant de J.-C. ». Tel est le témoignage de toute l'Eglise, Eglise qui ne change pas et qui reste fidèle au Christ.

Puis donc qu'on a mêlé à la doctrine du Christ, aux vrais dogmes chrétiens, d'autres doctrines et d'autres dogmes, il est de toute nécessité de distinguer les vrais des faux. Le moyen de faire cette distinction, c'est le critérium susdit. Donc toutes les questions qui divisent les Eglises doivent être étudiées ainsi : établir, d'une part, les points sur lesquels toutes les Eglises particulières fidèles (non condamnées par l'Eglise universelle) ont toujours été unes, et ceux sur lesquels il y a eu divergence ; les premiers sont les vrais dogmes, *in certis unitas* ; les autres ne sauraient être tenus pour dogmes. Donc le procédé est fort simple, lorsqu'il ne s'agit que de constater historiquement, objectivement, ce qui a été enseigné comme dogme par l'Eglise même ; et c'est là, je le répète, ce qu'il importe de constater en premier lieu. Quant aux explications et aux interprétations, elles ne doivent se produire qu'ensuite. On nous objecte : 1° « Votre méthode consiste à constater d'abord les dogmes, puis à les expliquer ; or c'est le contraire qui devrait avoir lieu, car comment constater qu'une doctrine est un dogme, si on n'a pas d'abord expliqué en quoi elle consiste ? N'est-ce pas candide de diviniser ou de dogmatiser ce qu'on ignore ? N'est-ce pas, au contraire, logique de vouloir savoir ce que signifie telle chose avant de l'accepter comme une vérité divine ? » — *Réponse.* Tous les jours on constate des faits avant de pouvoir les expliquer, et on entend telle personne énoncer telle doctrine avant d'avoir pu la comprendre ; on n'en est pas moins convaincu de la certitude de ce fait et de l'origine de cette doctrine. Un dogme étant un enseignement de J.-C. transmis à ses disciples ou à son Eglise, il est manifeste que le fait de cet enseignement et de cette transmission relève des procédés de l'histoire. Or c'est avant tout sur ce point qu'il s'agit de s'entendre, à savoir : J.-C. a-t-il enseigné telle chose, oui ou non ? S'il fallait d'abord *discuter le fond* des dogmes, expliquer leur contenu, jamais on ne s'entendrait, parce que chacun les expliquera toujours selon sa capacité, selon sa science ou selon son ignorance. Ces explications plus ou moins scientifiques constituent la théologie, et ce n'est pas sur ce terrain de la spéculation théologique que l'union des esprits et des Eglises est possible ; elle n'est pos-

sible que dans les dogmes, dans la foi objective, dans ce que J.-C. a enseigné et cela seulement. Donc le travail à faire en premier lieu est de constater ce que J.-C. a enseigné. A chacun ensuite d'en faire jaillir les lumières qui y sont contenues et de se sanctifier dans ces lumières.

On nous objecte: 2° Votre critérium ne peut que figer les esprits dans le passé; or le passé est mort; c'est à l'avenir qu'il faut tendre. — *Réponse:* Le passé a été; nul ne peut l'effacer; il faut compter avec lui, car c'est de lui que découle le présent, comme c'est du présent que découlera l'avenir. Sans le passé on ne saurait expliquer ni le présent ni l'avenir. Il est donc une lumière, parce qu'il a été un germe. A ce point de vue, on peut dire que « les morts gouvernent les vivants », qu'ils vivent dans les vivants, que notre vie présente est la leur plus ou moins modifiée, et qu'ainsi nous vivons d'eux, étant conditionnés par eux. Le passé n'est donc pas complètement mort, puisqu'il est la condition et l'explication du présent. Si les chrétiens remontent au passé, c'est qu'il contient le grand fait qui les préoccupe, la révélation du Christ, et qu'un tel fait ne s'invente pas a priori. Toutefois, il importe de remarquer aussi que nous ne demandons au passé que ce qu'il peut nous donner, à savoir le Christ historique et objectif, sa révélation objective, pure et simple, donc le dogme dans sa simplicité, dans son essence et non dans son explication. La science des Pères n'a été que relative, et cette relativité est aujourd'hui dépassée, comme la nôtre le sera sans doute dans quelques siècles. Si donc nous retournons au Christ historique et réel, nous ne retournons pas à la science des Pères, qui actuellement n'est plus de la science. Notre appel au passé n'est donc ni absolu en soi, ni exclusif du présent; nous n'excluons aucun des progrès actuels. Ce n'est pas l'homme sauvage que nous voulons ressusciter, et l'on aurait tort de nous accuser de vouloir supprimer les mouchoirs de poche sous prétexte qu'on se mouchait autrefois sur sa manche.

Bref, les contempteurs du passé ne se font pas faute d'en appeler eux-mêmes au passé, lorsqu'ils en ont besoin; comme l'a dit Brunetière, « on a tout intérêt, quand on veut faire œuvre de propagande, à montrer combien sont vieilles les nouveautés que l'on propose ». Pour nous, nous revendiquons le Christ authentique, celui qui a vraiment vécu, et nous le revendiquons tel qu'il a été et tel qu'il a parlé; nous revendiquons l'Eglise qu'il a fondée, et nous la revendiquons telle qu'il l'a fondée. Nous ne sommes ni du moyen âge, ni de la scolastique, ni du neuvième siècle; et si nous nous réclamons de l'Eglise des huit premiers siècles, c'est

que, pendant ce laps de temps, elle a su se maintenir une; mais, si on le désirait, nous nous bornerions volontiers à la grande floraison qui a fini avec les Chrysostome, les Jérôme, les Cyrille et les Augustin. C'est en ce sens que nous nous appelons « vieux-catholiques »; cette vieillesse est peut-être une jeunesse plus vraie que la jeunesse qui croit pouvoir se passer de l'antiquité.

On nous objecte : 3° Cet appel au passé ne vous mènera pas loin; avec les armes qu'il vous fournira, vous ne tuerez aucun des monstres modernes, ni la science incrédule, ni l'indifférentisme, etc.— *Réponse :* Cet appel nous mène au vrai Christ, et avec lui nous avons la lumière religieuse et la vie idéale. Ses armes sont celles de la vérité, de la foi, de la justice, de la charité. Notre prétention n'est ni de tuer les monstres, ni de les apprivoiser; si nous réussissons à leur limer les dents et à leur rogner les griffes, ce sera déjà quelque chose; à Dieu de faire le reste. Loin de redouter la science, nous la considérons comme une de nos forces; ce n'est pas elle qui fait les incrédules, car tous les dogmes chrétiens, bien compris, se concilient avec elle. Que d'hommes de science ont été aussi des hommes de foi!

On nous objecte: 4° L'union des Eglises sur cette base de la foi chrétienne primitive et sur ce terrain de l'Eglise universelle et indivisée, n'est qu'une demi-mesure. Il faut viser plutôt à l'union de toutes les religions sur le seul terrain de la raison et de la science; c'est sur ce seul terrain que l'on construira le temple vraiment universel, dans lequel tous les hommes se considéreront comme les enfants de Dieu. Le congrès des religions à Chicago a déjà fait pressentir qu'il faut renoncer à la base trinitaire, et ne plus reconnaître que la base monothéiste; ce point de vue a été confirmé au congrès d'Amsterdam en 1903[1]. — *Réponse :* Le Christ a annoncé une époque où il n'y aurait plus qu'un seul pasteur, lui, et un seul bercail, son Eglise. Les vrais chrétiens peuvent donc espérer qu'un jour il n'y aura plus qu'une seule religion, le christianisme. Le christianisme, bien expliqué, est effectivement la plus vraie, la plus rationnelle, la plus scientifique, la plus idéale de toutes les religions. Autant la trinité mal présentée tient encore du polythéisme et répugne à de nombreux esprits, autant, bien interprétée, elle est conforme aux données de la saine raison et de la saine philosophie. La conclusion du Congrès de Chicago n'a nullement été que le christianisme trinitaire doive disparaître pour céder la place à un monothéisme prétendu supérieur qui serait autre que celui du Christ[2]. Si l'appel qui a été

[1]) Voir le *Chrétien français* du 3 octobre 1903.
[2]) Voir la *Revue* de janvier 1894, p. 199-200.

fait au monothéisme, à Amsterdam en 1903, est contre le monothéisme chrétien ou trinitaire, nous le tenons pour erroné (voir le *Traité de la Trinité);* jamais les vrais chrétiens ne consentiront à effacer, encore moins à nier soit la Sagesse divine, vivante et personnelle, qui est le Fils, soit l'Amour divin, vivant et personnel, qui est le Saint-Esprit. Les pseudo-chrétiens qui consentiraient à cette négation, paganiseraient leur christianisme, au lieu de christianiser les payens, les juifs et les musulmans; ils perdraient tout et ne gagneraient rien. Si, par cet appel, on a voulu simplement affirmer et glorifier la tolérance et la fraternité, qui doivent exister entre tous les hommes de bonne foi qui glorifient le Père céleste à quelque religion qu'ils appartiennent, il n'était que maladroit et équivoque de le faire dans une telle forme: il fallait simplement énoncer cette affirmation, et ne pas donner à entendre que le christianisme trinitaire est une superfétation qui doit disparaître.

On nous objecte: 5° Toute négociation ayant pour but de rétablir l'unité de l'Eglise *en allant du dehors au dedans*, est du temps absolument perdu. Faisons tous, chacun de son côté, des efforts loyaux pour nous rapprocher de plus en plus de Celui qui est la vérité et la vie, et nous arriverons ainsi à nous rapprocher les uns des autres par le sentiment intérieur. C'est là la seule chose nécessaire. On ne saurait réaliser l'unité chrétienne qu'en reléguant la question ecclésiastique à un rang tout à fait secondaire[1]. — *Réponse :* Il y a, dans ces remarques, beaucoup de vérité, mais aussi des lacunes, pour ne rien dire de plus. D'abord, il ne faut pas condamner aussi catégoriquement tout ce qui va du dehors au dedans. Beaucoup d'idées, de sentiments, d'excellents exemples, d'heureuses inspirations nous viennent du dehors; et s'il n'en était pas ainsi, notre « dedans » serait très misérable. Dans beaucoup de cas, il faut aider son pauvre « moi » par tous les moyens externes que la Providence nous envoie. Ce qui est vrai, c'est que plus nous serons vraiment chrétiens, unis au Christ, plus nous nous rapprocherons les uns des autres. Ce qui est vrai, c'est que les grands obstacles à l'union des Eglises viennent de ce qu'elles ne sont pas assez chrétiennes; c'est que beaucoup de leurs représentants sont encore remplis d'orgueil ecclésiastique (à leur insu sans doute). Le fond de leur âme est qu'eux seuls ont raison; que leur Eglise à eux est la seule vraie, la seule vivante, la seule pieuse. Ils ne se doutent pas de l'horrible pharisaïsme qui vicie un tel christianisme. Ils mettent leur Eglise à la place même du Christ, et au lieu de vouloir l'union des Eglises dans le Christ, ils

---

[1]) Voir la *Semaine religieuse de Genève*, du 19 décembre 1903.

la veulent dans leur Eglise même! Voilà le grand obstacle, et jusqu'à ce qu'il soit écarté, il se passera peut-être encore des siècles. Vouloir faire l'union dans cet esprit d'orgueil, c'est « du temps absolument perdu », comme dit la *Semaine*. Sur ce point essentiel, elle a raison. Mais là où la *Semaine* a tort, c'est lorsqu'elle parle du sentiment intérieur comme de « la seule chose nécessaire ». Non, le sentiment, quelque nécessaire qu'il soit, n'est pas *la seule* chose nécessaire. La vérité est aussi quelque chose. Lorsque le sentiment est fondé sur la vraie doctrine du Christ, sur ses enseignements positifs, sur l'observance de ses préceptes, il est solide et fécond; sinon, non. Donc, les représentants des Eglises chrétiennes font une œuvre utile, lorsque, au lieu de vivre chacun dans son coin isolé, ils s'appliquent, par des éclaircissements fraternels, par des efforts loyaux et dépourvus de tout esprit de chicane et de tout *odium theologicum*, lorsqu'ils s'appliquent à mettre en relief la doctrine même du Christ, à la séparer des additions humaines inventées arbitrairement par les théologiens, à la purifier des légendes superstitieuses qui éloignent du vrai christianisme les hommes de science et de bon sens. La *Semaine* croit-elle que cette réforme de la théologie d'après les méthodes scientifiques actuelles, soit un travail inutile? Nous le croyons, nous, absolument indispensable. Or, il ne se fera ni tout seul, ni par le seul sentiment intérieur. Ce n'est plus seulement de l'infaillibilité et des prétendus droits du pape qu'il s'agit. Ces questions sont maintenant tranchées entre toutes les Eglises, sauf dans la Romaine, où d'ailleurs les hommes instruits sont de notre avis. Mais il s'agit de combattre l'ignorance de tous les clergés, l'esprit de division et d'orgueil qui règne plus ou moins dans toutes les Eglises, les superstitions que la connaissance exacte de l'histoire et des Ecritures ne peut plus permettre. Il s'agit de remplacer la crédulité aveugle par la vraie foi, la théologie de fantaisie par la théologie scientifique; il s'agit de réfuter et de faire disparaître ce papisme latent et délétère, qui anime beaucoup de théologiens, même dans les Eglises non papistes: car, remarquez-le, on peut avoir le misérable esprit papiste, même en repoussant le pape et la papauté. Que de protestants, et d'anglicans, et d'orthodoxes, en sont là! La *Semaine*, qui doit connaître ce péril, avouera que la question « ecclésiastique », considérée à ce point de vue, est loin d'être « tout à fait secondaire », et que ceux qui travaillent à l'éclaircir sont loin de perdre leur temps [1]).

On nous objecte encore, mais dans un autre camp : 6° Sinon

---

[1]) Voir le *Catholique national* du 2 janvier 1904.

par leur critérium, du moins par la manière dont ils l'appliquent, les anciens-catholiques nous sont suspects, à nous conservateurs; car ils aboutissent, sur plusieurs points (trinité, incarnation, eucharistie, église, etc.), à des explications qui jettent le désarroi parmi nous. — *Réponse :* Les anciens-catholiques appliquent le critérium catholique ou orthodoxe selon toutes les règles de la saine critique historique, et lorsqu'ils constatent que telle doctrine a été crue, ou n'a pas été crue, *universellement, constamment, unanimement,* ils ont le droit et le devoir de conclure que cette doctrine est un dogme dans le premier cas, et non, dans le second. Sur cette question de fait, ils se croient inattaquables; en tout cas, ils sont prêts à corriger leur constatation, si on leur en soumet une autre plus exacte. Quant aux *explications* théologiques qu'ils peuvent donner sur les dogmes ainsi constatés, ils ne les imposent jamais comme des dogmes, pas plus qu'ils n'acceptent comme dogmes les explications théologiques des autres Eglises particulières; ils les donnent pour de simples explications, qu'ils croient meilleures que d'autres, il est vrai, mais qui peuvent être discutées, et ici encore ils sont disposés à les corriger dès qu'on leur en propose de meilleures. De tels procédés sont absolument corrects, et ils ne peuvent porter le trouble que là où la correction fait défaut. Effectivement, les adversaires des anciens-catholiques ne les ont combattus jusqu'à présent qu'en employant contre eux des mots mal définis, qu'en donnant aujourd'hui à ces mots un sens qu'ils n'avaient pas autrefois, qu'en cherchant à faire passer comme universellement admises des explications de certains Pères, qui de fait ont été contredites par d'autres, etc.

Nous avons donc lieu de croire exacts, pratiques, utiles, les moyens que nous proposons. Pour plus amples explications, je renvoie le lecteur à mon volume intitulé : *Programme de réforme de l'Eglise d'Occident* (1872), ainsi qu'à mon étude sur l'union des Eglises *(Union chrétienne,* septembre 1875, p. 392-411), et à mon ouvrage intitulé : *Le Mouvement contemporain des Eglises* (1874), notamment à l'*Introduction* placée en tête de ce dernier (p. I-XIV). Il me semble, aujourd'hui plus que jamais, que les hommes de science et de foi pourraient s'entendre, à quelque Eglise qu'ils appartiennent. Même dans les Eglises protestantes, où l'individualisme paraît cependant à peu près illimité, on peut remarquer aisément un courant qui accentue le besoin d'une réforme nouvelle[1]), et la nécessité de mieux étudier le catholicisme dans un but de pacification. « Le premier devoir, dit le prof. Jalaguier,

---

[1]) Voir, par exemple, les écrits de M. le pasteur Wilfred Monod.

serait de se débarrasser des préjugés d'éducation, de percer ces nuages et ces enveloppes, pour arriver en quelque sorte au cœur du catholicisme, et saisir de là sa vraie conception de l'Evangile[1]. » Etc., etc.

Plan de ce Traité. Quatre parties : Exposition critique des principales tentatives de réforme et d'union, 1° dans l'ancienne Eglise (les huit premiers siècles), 2° au moyen âge (IXe-XVe siècles), 3° dans les temps modernes (XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles), 4° à l'époque actuelle (XIXe et XXe siècles).

I. *Ancienne Eglise.* Il importe, avant tout, d'écarter une conception très erronée que certains esprits simplistes se font sur l'Eglise des huit premiers siècles; ils l'imaginent absolument une et ils croient, en conséquence, qu'il n'y a jamais été question ni de réformes, ni d'union. La vérité est que, pendant la période des huit premiers siècles, les Eglises, soit d'Orient, soit d'Occident, sont restées unies dans la profession de la même foi objective, résumée dans les symboles des apôtres et dans le symbole œcuménique de Nicée-Constantinople[2], comme aussi dans la pratique du même critérium orthodoxe, dans le maintien de la même constitution ecclésiastique et dans un certain fond disciplinaire qui s'harmonisait d'ailleurs avec les plus grandes variétés locales; et cela suffit pour que l'on puisse considérer avec raison l'Eglise de cette période comme une Eglise « une et indivisée ». Mais, d'autre part, la vérité est aussi qu'il y a eu, durant ce laps de temps, de grands troubles de doctrine, de mœurs et de discipline.

Les uns voulaient *expliquer* les dogmes, que d'autres se bornaient à professer simplement; leurs explications, loin d'être acceptées par tous, étaient contredites par d'autres; l'ardeur de la discussion poussait souvent les deux partis à l'extrême. De là des hérésies, que l'Eglise universelle, dans sa modération et sa sagesse, a su écarter, pour rester dans la *via media* qui est le bon sens évangélique et chrétien. Les explicateurs ou les docteurs étaient sans aucun doute animés des meilleures intentions; ils voulaient fortifier et perfectionner la foi subjective, et rendre la foi objective plus lumineuse, plus radieuse, plus admirable aux yeux des philosophes et des savants. Mais leurs bonnes intentions ne les ont pas

---

[1]) *De l'Eglise*, p. 267; Paris, 1899.

[2]) Quant au prétendu symbole dit d'*Athanase*, qui n'est d'ailleurs qu'une sorte de psaume doctrinal ou d'exercice de théologie scolastique, il n'a jamais été œcuménique; si des ecclésiastiques en ont eu connaissance, il n'a jamais été proposé aux simples fidèles, ce qui prouve que l'Eglise universelle n'a jamais songé à le considérer comme un symbole *de foi*. Tel est le point d'histoire qui devrait servir de base à toute discussion méthodique sur cette matière.

toujours préservés de l'erreur, et souvent, au lieu de *perfectionner*, ils ont *déformé*. C'est ainsi que des *réformateurs* ont été nécessaires pour maintenir la vraie doctrine chrétienne dans son exactitude et ses droits, et pour rétablir en même temps l'union des esprits dans la même foi, là où il y avait division.

Et ce qui s'est passé dans l'ordre doctrinal et dogmatique, s'est passé aussi dans l'ordre moral et disciplinaire. Soit que certains mystiques aient voulu perfectionner la morale et la discipline par une plus grande rigueur et qu'entraînés par un faux spiritualisme ils soient tombés dans un matérialisme coupable, comme cela est arrivé chez de nombreux gnostiques mystiques, soit que des esprits grossiers, à peine chrétiens, étrangers à tout mysticisme, restés payens de mœurs, malgré leur baptême, aient apporté dans l'Eglise la corruption payenne, toujours est-il que les mœurs des chrétiens n'ont pas toujours été pures; que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, les Jérôme, etc., en ont laissé des descriptions et des critiques qui montrent que l'Eglise, même dans sa première période, a été loin d'être sans tache. Des tentatives de réforme contre les mauvaises mœurs et contre les schismes ont donc été nécessaires et ont eu lieu pour corriger les déformations morales, comme d'autres ont été nécessaires dans le domaine de la doctrine.

On le voit, pour comprendre exactement la raison d'être et le rôle des réformateurs, il faut d'abord exposer les faits et gestes des déformateurs, c'est-à-dire des hérétiques et des schismatiques, lesquels, je le répète, étaient loin d'avoir toujours des intentions perverses; ils portaient plutôt la peau de la brebis et se croyaient des anges de lumière. C'est grâce au critérium objectif et universel qu'on a pu rectifier les excès de leur individualisme arbitraire, aussi bien dans l'ordre de la doctrine que dans celui de la piété.

Donc une double étude est nécessaire : 1° celle des hérésies et des schismes, 2° celle des tentatives de réforme et d'union, contre ces hérésies et ces schismes, tentatives qui n'ont pas toujours réussi, mais que l'Eglise, dans ses conciles œcuméniques, a complétées et menées à bonne fin, autant du moins que les infirmités humaines et les vices sociaux du temps l'ont permis. J'ajoute que, pour être claire et complète, cette double étude devrait se faire, d'abord, au point de vue *chronologique*, puis au point de vue *logique*: car la manière dont les événements se déroulent dans le temps n'est pas toujours logique, et la logique, pour se retrouver, doit souvent faire des va-et-vient à travers les siècles.

L'exposé chronologique de tous ces mouvements, depuis Simon le Magicien, Cérinthe, Ménandre, etc., au premier siècle, jusqu'aux

iconoclastes, aux Adelbert et aux Clément, au huitième, est facile à faire. Plus important est l'exposé logique : car il n'est pas toujours facile de séparer le bien du mal, étant données la bonne volonté même de certains déformateurs et la maladresse de certains réformateurs. Ce mélange de l'idéalisme que l'on déclare poursuivre, et des vices que l'on pratique sans les avouer toujours; ces apparences mauvaises qu'ont certains gnostiques et certains mystiques, malgré les intentions excellentes qu'ils mettent en avant; ces confusions que l'histoire à la fois enregistre et laisse en suspens; tous ces éléments contradictoires rendent très difficile la tâche du critique impartial, et il hésite certainement devant le classement d'un Montan, d'un Tertullien, des Audiens, des Aériens, d'un Jovinien, d'un Priscillien, d'un Vigilance, des Pauliciens, des iconoclastes, d'un Adelbert, d'un Clément, etc. Honorat et Hilaire d'Arles, eux-mêmes, n'ont-ils pas voulu réformer l'épiscopat de leur temps, et dans ce but n'ont-ils pas introduit le monachisme dans l'épiscopat ?

Quoi qu'il en soit, on devra distinguer, parmi les tentatives doctrinales, celles qui furent à tendances mystiques et celles qui furent plus intellectualistes; et parmi les tentatives morales et disciplinaires, celles qui furent à tendances rigoristes, comme celles des montanistes, des tertullianistes, des novatiens, des méléciens, des donatistes, des luciférien, des migétiens, des ithaciens, et celles qui furent modérées et visèrent au bon sens positif.

Tels sont les points de vue et l'esprit de cette première partie.

II. Moyen âge (du IXe siècle au XVe inclusivement.) Cette époque est très confuse, plus encore que la précédente, grâce à l'oubli que l'on commit du critérium catholique, grâce aussi à l'arbitraire à peu près sans critique et sans frein auquel on se laissa aller, soit dans les centres de théologie individualiste et libérale, soit dans les centres de répression aveugle. La difficulté d'être juste et exact est d'autant plus grande que Rome et ses théologiens ont déversé le mensonge, l'injure et la calomnie sur quiconque protestait contre les erreurs de la papauté, contre les vices des moines, contre les crimes de l'inquisition. Pauliciens, Bulgares, Bonshommes, Vaudois, Albigeois, Petrobrusiens, Cathares, Apostoliques, Flagellants, Poblicains, Bogomiles, Gazares, Patarins, Picards, Lollards, Fraticelles, Bizoches, Bégards, Béguins, Wicléfistes, Hussites, Frères moraves et Jérôme de Prague, et Gérard de Groote, et Savonarole, etc., etc., tous ont été calomniés. Dans quelle mesure ont-ils eu tort, s'ils ont eu tort ? Dans quelle mesure doivent-ils être réhabilités et glorifiés ? Telle est la difficulté.

Rome a longtemps réussi à jeter sur tous ces réformateurs une lumière défavorable. Mais, depuis que les manuscrits et les

archives livrent leurs secrets, le rôle de tous ces prétendus hérétiques et schismatiques apparaît plus net; l'esprit de la protestation antipapale et de la réforme chrétienne avant les réformes modernes est mieux connu; on commence enfin à voir clair dans ces confusions, et à retrouver le fil conducteur de la vérité dans ces labyrinthes moyenâgesques. La papauté qui, comme institution, ne date que du IXe siècle (car, avant cette date, les velléités ambitieuses de certains évêques de Rome, des Victor, des Etienne, des Damase, des Zosime, des Léon, etc., n'ont pas réussi à en faire une institution), la papauté, dis-je, est aujourd'hui jugée plus exactement par les savants impartiaux. Ses fautes, ses erreurs, ses crimes, sont à nu. Loin d'être une institution divine, elle n'est plus qu'une institution humaine, dont les origines exclusivement mondaines et politiques ne font plus illusion, pas même aux intéressés qui veulent la sauver avant tout et qui se voient contraints, pour s'acquitter de cette triste tâche, de recourir aux falsifications les plus éhontées. Sur toutes ces questions, la science historique moderne a fourni des documents irréfutables et péremptoires.

Les relations ecclésiastiques entre l'Orient et l'Occident doivent être aussi étudiées plus à fond. Les écrits de plusieurs évêques gaulois contre les Grecs, ceux de Nicolas Ier, comme aussi ceux de Photius et de ses partisans, les débats entre Léon IX et Michel Cérulaire, certains écrits de polémique de Thomas d'Aquin, les actes d'Innocent III, ceux du concile de Lyon de 1274, ceux des conciles du XVe siècle, notamment de Florence, etc., tous ces documents doivent ête mieux précisés et mieux jugés.

III. Temps modernes (XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.) Cette époque aussi est fort intéressante. Outre les débats antérieurs et non terminés dont elle a hérité, les divisions ou plutôt les tentatives de réformes, désignées sous les noms de protestantisme, luthéranisme, calvinisme, zwinglianisme, anglicanisme, etc., ont singulièrement compliqué le problème de l'union. Tentatives des protestants *entre eux*, pour tâcher de s'unir; tentatives des protestants *avec Rome*, discussions entre les théologiens romanistes et les théologiens protestants, négociations entre Bossuet et Leibniz, etc., etc.; d'autre part, tentatives des anglicans *entre eux*, entre l'Eglise établie et les dissidents; tentatives des anglicans *avec les protestants*, soit avec les luthériens, soit avec les réformés; tentatives des anglicans *avec Rome;* et, dans une autre direction, les efforts de Rome pour romaniser les Eglises orientales, les débats au sujet de Cyrille Lucar, les agissements de l'ambassadeur Nointel, le concile de Jérusalem de 1674, la lettre des patriarches orientaux aux évêques anglicans, Pierre le Grand et la Sorbonne, l'abbé Jubé, les affaires

de l'Eglise de Hollande, Varlet, évêque de Babylone, etc., etc.; toutes ces questions doivent être mieux élucidées.

IV. Epoque actuelle (XIXe et XXe siècles.) Nous entrons ici dans des complications nouvelles, mais aussi dans des explications précieuses.

Comme documents *généraux*, on peut indiquer les Conférences de Bonn, de 1874 et 1875, et les Congrès internationaux anciens-catholiques, de 1890 à nos jours (Cologne, Lucerne, Rotterdam, Vienne, Bonn, Olten).

Comme documents *particuliers*, il faut distinguer les discussions et les tentatives suivantes :

1° Discussions et tentatives des *Orientaux* (ou *Orthodoxes)* : — 1. entre eux (histoire de leurs schismes); — 2. avec les anciens-catholiques; — 3. avec Rome; — 4. avec les anglicans; — 5. avec les protestants.

2° Discussions et tentatives des *anciens-catholiques* : — 1. avec les Orientaux; — 2. avec Rome; — 3. avec les anglicans; — 4. avec les protestants.

3° Discussions et tentatives des *anglicans* : — 1. entre eux, soit avec les dissidents, soit entre les diverses fractions de l'Eglise établie; — 2. avec les Orientaux; — 3. avec les protestants (luthériens, réformés, évangéliques); — 4. avec Rome; — 5. avec les anciens-catholiques. — N.B. L'Eglise épiscopale des Etats-Unis d'Amérique ne doit pas être confondue avec l'Eglise anglicane des Trente-neuf articles.

4° Discussions et tentatives des *protestants* : — 1. entre eux 2. avec les Orientaux; — 3. avec les anglicans; — 4. avec les anciens-catholiques; — 5. avec Rome.

Tel est le plan d'après lequel on pourrait rédiger le « Traité de l'Union des Eglises chrétiennes ». Ce Traité est le *dix-huitième* de mon « Cours de théologie dogmatique » [1]). Comme l'espace me manque, même dans cette *Revue*, pour remplir convenablement toutes les obligations de ce plan, je me bornerai, cette année, à quelques notes relatives principalement à l'*Eglise orientale* et à l'attitude qu'elle a prise dans cette question envers les autres confessions.

(A continuer.) E. MICHAUD.

---

[1]) Voir la *Revue*, 1902, p. 477.